

Travailler avec des bêtes, des humains, des champs et des légumes : le cas d'un collectif installé en agriculture biologique

Fanny Chrétien

*Il est vrai que le métier de maraîcher n'est pas toujours facile.
Beau temps, mauvais temps, nous subissons les aléas d'un climat difficile à prévoir.*
Jean-Martin Fortier, Le jardinier – maraîcher, Manuel d'agriculture biologique sur petite surface, 2012.

1. Le « vivant » dans l'activité agricole

Qu'est-ce qu'on entend par « vivant » dans le travail agricole et quelles sont les limites qu'il faut poser quand il s'agit de le définir et de le comprendre et quand il s'agit de l'appréhender pour agir ? Le regard d'un biologiste sur le « vivant » ne porte pas sur les mêmes objets et les mêmes propriétés que le regard d'un « artisan du vivant », quelqu'un qui travaille *avec* lui. Pour l'agriculteur, les êtres vivants sont au centre du métier. Il travaille avant tout *avec* des plantes et des animaux. Et même s'il y a des situations où il agit directement *sur* du vivant (pour désherber les adventices par exemple), les situations de travail comportent une complexité telle qu'il est rare d'observer des logiques d'action linéaire, où un problème clairement identifié amène à une intervention unique, évidente et efficace pour traiter ce problème. Le travail de l'agriculteur est confronté à la nécessité de se « débrouiller » avec cette complexité qui est la nature même du « vivant ». Ce travail s'inscrit dans une durée, il peut prendre des formes diverses et se trouve fortement dépendant des conditions de son environnement. Donc même si l'agriculteur vise à agir *sur* des choses, la résultante de l'action dépend aussi d'une intelligence fonctionnelle propre aux êtres vivants, partie prenante des activités réalisées. C'est pourquoi l'agriculteur compose avec une multitude d'objectifs qu'il doit combiner. Parmi eux : celui d'assurer la continuité ou la discontinuité du vivant intervenant dans son travail.

C'est sur le plan professionnel que sont mis à l'épreuve les choix de pratiques et de techniques, légitimés par les résultats à obtenir et des conditions de travail estimées convenables mais aussi à partir des manières d'appréhender le vivant. Le concept de « développement durable » apparaît aujourd'hui comme un point nodal dans les débats au sein de la profession ; des débats qui intègrent à la fois des préoccupations environnementales, des positions contestataires et des nouvelles rationalités techniques (Deléage, 2012). Le rapport au « vivant » non humain dans le métier est donc aussi une histoire de rapport aux mondes des humains dans ce qu'il a de politique et d'esthétique (Descola, 2005). Et par conséquent on comprend que les choix technico-économiques et les orientations pratiques s'inscrivent dans un rapport à la fois social, personnel et professionnel au « vivant » et à la nature. Ces aspects, bien que perceptibles dans la particularité du cas étudié ici (agriculture biologique, projet collectif), ne seront pas pris en compte ici car ils nécessiteraient une analyse approfondie mobilisant d'autres grilles de lecture. Ils n'en sont pas moins importants si l'on veut comprendre de quoi sont faites les différences entre des « modèles » agricoles distincts dont les modes de partenariat avec le vivant diffèrent, voire parfois se confrontent dans l'arène politique.

Les objets vivants *sur* lesquels on agit ou *en faveur desquels* on agit ne sont pas isolés mais en relation dynamique entre eux et avec l'environnement. L'agriculteur, parce qu'il a besoin de saisir le vivant pour agir, doit raisonner plus largement ses actions au niveau d'« environnements dynamiques ouverts » (Rogalski, 2007). C'est en cela que l'intégralité des facteurs de développement du vivant ne peut pas être maîtrisée et que résident des zones d'incertitude. Le travail de l'agriculteur est inscrit dans des configurations complexes à partir desquelles il faut opérer des choix, et faire en sorte de réduire les incertitudes. Ceci explique l'importance, tout au long des saisons, **d'anticiper et de hiérarchiser les priorités pour agir**. Pour ce faire, les

agriculteurs identifient des indicateurs tels que l'état et l'activité des végétaux et des animaux, ils prennent en compte des caractéristiques climatiques et des informations spatiotemporelles : moment de la saison ou emplacement des parcelles.

A partir des outils conceptuels de la Didactique Professionnelle (Pastré *et al*, 2006), ce chapitre traite de **ce qui, dans les caractéristiques du vivant, est agissant dans le travail**. En d'autres termes, pour comprendre comment est pris en compte le « vivant » dans le travail agricole, il est nécessaire

- d'une part d'identifier les caractéristiques des situations et des conditions de l'action qui relèvent spécifiquement de leur caractère « vivant » ;
- d'autre part d'expliquer comment ces caractéristiques sont saisies et articulées pour orienter et organiser les activités.

2. Présentation du cas étudié et méthode

Pour illustrer ce propos, il m'a semblé pertinent de reprendre le cas concret de la ferme du Jointout située dans la Bresse. Trois jeunes praticiens de l'agriculture ont décidé de s'associer en GAEC¹ en 2009 pour développer un projet agrobiologique incluant deux types d'élevages : des chèvres et des brebis laitières ainsi qu'une activité de maraîchage, le tout fonctionnant en direction d'activités de transformation fromagère et de commercialisation en vente directe (Amap et marchés). Cette installation s'inscrit dans la transmission d'une ferme anciennement gérée et occupée par un éleveur de vaches, et permise par l'intervention de l'association Terre de Lien pour l'acquisition du foncier. Cette configuration est particulière car elle introduit la dimension collective du travail, aussi bien au sein du GAEC qu'au niveau de la collaboration étroite avec le cédant, l'« ancien ». La transmission professionnelle qui en résulte, bien qu'en apparence très technique sur les cultures et les équipements, touche en fait, dans son contenu, à des objets liés aux potentialités de développement, de maintien ou de dégradation de l'état des êtres vivants à considérer dans le métier, et notamment le maïs, les prairies, et les céréales.

A partir des entretiens recueillis au cours d'une période d'observation participante de deux semaines, seront développés dans ce chapitre quelques exemples de points techniques mettant en jeu des connaissances empiriques, des confrontations de points de vue et de raisonnements sur les manières dont il faut agir *avec* les processus vivants.

A partir des propos des professionnels, j'aborderai quelques-uns des processus « vivants » impliqués dans leurs activités culturelles. Plus particulièrement, je tâcherai de montrer et d'illustrer trois caractéristiques du travail agricole liées à cette particularité d'agir *avec* du vivant :

- la maîtrise des conditions qui orientent le développement des êtres vivants,
- la gestion des incertitudes intrinsèques aux processus vivants,
- et l'élaboration, à partir de la prise en compte de ces deux aspects, de compromis entre des logiques d'action (parfois contradictoires), inscrites dans la prise de décision globale et dans l'orientation de l'activité. Ce dernier point sera abordé à travers l'exemple de la fenaison.

3. Connaître les conditions qui permettent la vie pour agir en fonction d'elles

Le maraîcher qui fait pousser une grande diversité d'espèces et de variétés de légumes et les éleveurs qui cultivent des céréales ou entretiennent des prairies destinées à l'alimentation des cheptels, sont soumis à la variabilité des conditions pédoclimatiques avec lesquelles ils travaillent.

¹ Le Groupement Agricole d'Exploitation en Commun (GAEC) est une société civile agricole de personnes permettant à des agriculteurs associés la réalisation d'un travail en commun dans lequel tous les associés doivent participer de façon égale aux travaux et à la gestion du groupement.

3.1. Travailler avec le « vivant », c'est d'abord estimer la qualité des terres

L'extrait suivant est issu d'un des entretiens. Il se passe en « tête-à-tête » avec le cédant (qui sera par la suite nommé l'« ancien »), dans les premiers temps de la rencontre. Lors de cet échange, il évoque des éléments de son parcours professionnel, celui d'un fils d'éleveur. Il développe une analyse agricole qui dépasse les frontières de son travail et de sa ferme : il aborde l'évolution des pratiques, en particulier celles du traitement des plantes et des sols :

L'« ancien » : [...] bon maintenant, ça a quand même évolué, il y a des matériels qui ont été mis au point, des bineuses, m'enfin, des gens qui font des céréales, les terres je ne sais pas combien de temps ça va durer, **il y a certaines zones d'alluvions où ça tient le coup, ça pousse encore** quand même. Mais là chez nous, **les terres sont assez fragiles**. C'est une région d'élevage mais il y a énormément de fermes qui n'ont plus d'animaux, ils ont tout mis aux céréales, **au bout de 15 ans les récoltes** ne sont plus si mirobolantes que ça. Parce qu'on peut arriver à un stade, on appelle ça « **le pouvoir tampon de la terre** », **c'est à dire que c'est l'estomac de la terre qui est capable de digérer les engrais chimiques**, les pesticides et tout le bazar. Les sols qui ont la capacité, vous savez, en **Alsace** où il y a 12 m de terre arable d'épaisseur, ça peut encore tenir le coup, mais dans les terres fragiles, vous pouvez arriver à un stade, on appelle ça un rendement moins que proportionnel, c'est à dire que plus vous mettez d'engrais, moins ça pousse. Et j'ai vu ça dans le coin...

Enquêtrice : ça veut dire quoi « des terres fragiles » ?

L'« ancien » : c'est des terres assez argilo... **beaucoup d'argile mais aussi beaucoup de terres battantes**, ou des calcaires **blancs** aussi, et puis il n'y a pas d'épaisseur et en dessous c'est de l'argile imperméable. Donc pour ceux qui font que des céréales c'est pas terrible quoi.

Dans cet extrait, l'« ancien » évoque plusieurs éléments qui permettent de **définir des caractéristiques pédologiques et de désigner des propriétés sur lesquelles on peut agir ou avec lesquelles on doit raisonner ses interventions** :

Les interventions dépendent de la « région » géographiques (ici « l'Alsace »). Ce qui importe pour l'« ancien » ici, ce n'est pas de pointer l'importance de la région mais d'attirer l'attention sur le fait que la qualité des sols dépend des configurations géologiques et des formations géographiques anciennes (« zones d'alluvions »). Cette échelle d'interprétation n'est pas anodine pour penser les pratiques en matière de travail du sol. Si ce sont les propriétés très localisées, dans les parcelles, qui répondront des modifications faites sur le sol (« argiles », « calcaire »), l'indication géographique renvoie par contre à un ensemble de références techniques et épistémiques qui peuvent circuler sur un territoire. Lorsqu'un jeune agriculteur s'installe, les activités qu'il met en place doivent être pensées en adaptation avec ce qu'il est pensable ou impensable de faire dans la région.

Les interventions sont également définies selon les caractères et les comportements des sols : « terres fragiles » (opposé à « 12 mètres d'épaisseur »), « pouvoir tampon », « digérer », « arable », « imperméable », « battante », « blanc ». Ce qui importe là, c'est de savoir que la profondeur du sol (« épaisseur de terre ») et sa résilience (« Pouvoir tampon » - « digestion des engrais chimiques » - « ça peut encore tenir le coup » - « plus si mirobolante ») sont deux aspects importants à prendre en compte pour adapter son travail : lorsque la terre est « fragile » (et il y a encore d'autres indicateurs pour le dire : « battante », etc.), ou qu'elle est peu profonde, alors « ce n'est pas terrible », ce n'est pas facile, il y a un risque qu'il faut mesurer, nous le verrons dans les extraits qui suivent.

Examinons cette fois deux entretiens effectués séparément avec l'« ancien », puis avec le jeune maraicher. On y retrouve la relation entre la qualification des terres et les interventions qu'il est possible d'envisager.

L'« ancien » : On a des sols fragiles, je vous l'ai déjà dit, **il faut faire attention de ne pas piétiner quand c'est humide pour ne pas abimer la structure de la terre et ça ressuie en général moins rapidement que dans d'autres coins**. En montagne, ils sont favorisés parce qu'ils ont des sols **portants**. Par exemple en ce moment ils peuvent épandre du composte sans être embourbés, c'est un avantage. Par contre il y a la **température** qui descend beaucoup

plus bas qu'ici en général et pour faire du maraichage comme T., en plein champ, ce n'est pas très recommandable. Bon, sous serre ça peut peut-être se concevoir mais bon. Là, on peut faire de tout, de n'importe quoi, absolument n'importe quoi. **Bon, il faut un peu choisir les endroits à cause de la nature du sol.** Là T. s'il est là c'est parce que c'est des **terres sableuses** là en bas. Par contre en haut c'est de l'argile. Et c'est ce que les gens ont des fois du mal à comprendre, c'est qu'en général...comme les champs sont quand même très vallonnés là, voyez, c'est en haut que c'est la terre la plus humide souvent parce que c'est argileux, ça vient aussi de l'érosion : **le sable descend quand il pleut** quand les terres sont nues. En bas, il y a une épaisseur de sable.

Dans un autre entretien :

Enquêtrice : et pour les maladies cryptogamiques (mildiou, oïdium) qui se développent souvent pas mal dans des sols humides, qui ressuient peu...vous n'avez pas de problème ?

Le jeune maraîcher : Là tu as l'impression que c'est vraiment humide, mais en fait là où je fais du maraichage, c'est sableux en fait, là dans les grands champs (surtout). Près des serres (*plus en hauteur*), c'est sableux, mais il **y a aussi une couche d'argile en dessous, donc l'eau ne peut pas descendre plus**, donc s'il pleut, ça déborde...c'est un peu embêtant. Juste il y a de l'humidité qui rentre par les côtés des serres. Normalement cette semaine, l'entrepreneur qui vient pour travailler dans la cour va aussi poser un drainage autour des serres.

(*Plus loin*)...c'est aussi pour avoir vraiment une rotation [*des cultures*] que tu dessines dans ta tête [*l'assolement*] avant de faire quoi que ce soit, pour savoir où tu vas faire quoi...oula il faut que j'aille faire mes paniers maintenant...il faut que tu saches...ça m'arrive souvent, j'ai envie de faire quelque chose quelque part et après **j'arrive au moment où il faut le planter et je me rends compte que ça ne va pas** : trop humide ou...je dois faire ailleurs.

Dans ces propos, l'« ancien » éleveur et le jeune maraîcher abordent indépendamment les compositions des terres de la ferme. Certaines sont sableuses, d'autres plus argileuses et hydromorphes. Il y a clairement une répartition hétérogène des types de sol sur le parcellaire ; une répartition qui leur semble contre intuitive puisque tous les deux expliquent que ce ne sont pas les terres basses qui sont les plus humides, (bien qu'elles soient en fond de vallée), car elles sont chargées de sables par des effets d'érosion, et sont finalement davantage drainantes. Cette **répartition des qualités et des propriétés des terrains dans l'espace parcellaire suppose des prises en charge et des pratiques différentes** (comme par exemple drainer, surveiller, irriguer, répartir les espèces de légumes, etc.). En maraichage, les sables, bien que parfois considérés comme moins riches en nutriment et dépendant de l'irrigation, limitent les risques de compactage, drainent les excès d'humidité et constituent un socle homogène et « souple » favorable au développement des racines et des tubercules.

D'autres échanges avec des maraîchers permettent de donner un autre exemple allant dans ce sens et qui peut être formulé de la façon suivante : qu'est-ce qui est mieux pour le maraichage, un sol sableux ou un sol argileux ?

Un sol sableux facilite le travail du maraîcher car les racines s'implantent aisément et sont faciles à déterrer. Ce sont des terres drainantes : elles sèchent vîtes et supportent un passage de tracteur plus rapidement après un épisode pluvieux. Les légumes sont quasiment propres à la sortie de terre. Cependant, le sable n'est pas naturellement riche en minéraux et en matière organique car sa capacité de rétention est faible. Or la fertilisation est primordiale pour les légumes : pour leur croissance, leur fructification et leur goût. L'argile quant à elle permet, par le complexe argilo-humique qu'elle forme avec la matière organique, d'apporter davantage d'échanges nutritionnels avec la plante. Et la composition parfaitement dosée de fertilisant n'est pas atteignable par la main de l'homme. Bien d'autres précisions pourraient être mises en discussion, notamment les variations observables au sein des argiles selon leurs propriétés granulométriques (structure) et minéralogiques (texture). Sans prétendre peser tous les éléments que comportent ces deux grands types de sols, cet exemple permet de saisir la complexité avec laquelle les maraîchers doivent agir et décider. Ceci renforce l'idée que la connaissance du sol participe à mieux comprendre ce qu'il faut prendre en compte pour agir (ou ne pas agir), compte tenu des conditions propices à la réussite du travail.

3.2. *Travailler avec le « vivant », c'est penser comment bien nourrir les plantes et les animaux*

avec les terres dont on dispose

On a vu qu'en maraichage, les sols hydromorphes sont risqués, les légumes se succédant sur les parcelles doivent fréquemment se développer dans des sols ni trop secs, ni trop humides. Les propos suivants reprennent deux extraits d'entretiens : le premier effectué en collectif, le cédant et les trois repreneurs réunis, le second en « tête-à-tête » avec l'éleveur de brebis. Ils introduisent plus précisément **le lien entre la nature des sols, les conditions climatiques locales et l'espèce végétale considérée.**

La jeune éleveuse de chèvres : bon tu dis qu'on peut faire tout mais sur cette ferme par exemple c'est très dur de faire de la luzerne. Il y a un endroit ou deux où ce serait possible mais...

L'« ancien » : ouai, écoute heu...

La jeune éleveuse de chèvres : ... ou c'est plus difficile on va dire, non ?

L'« ancien » : ouai, enfin moi je vois un pied de luzerne qui a poussé quand on avait semé de la prairie, c'est dans le virage en allant chez la fin là-bas, le pied de luzerne il ne lâche pas, il est toujours là.

La jeune éleveuse de chèvres : ah tu en as semé ?

L'« ancien » : ben non mais dans la semence, il y avait de la luzerne... puis mon père, il en a semé des fois. C'est vrai qu'il faut **un peu choisir les coins argileux** bon... pour faire ça, **il ne faut pas faire ça dans du sable**. Bon c'est vrai la luzerne c'est peut être la culture qui... mais enfin, on n'a jamais vraiment essayé non plus, moi je pense que si on en semait, elle pousserait.

Enquêtrice : mais dans le coin les agriculteurs n'en font pas non plus ?

L'« ancien » : ben... autrefois, de la luzerne non, mais du trèfle violet. Y'a eu des paysans autrefois, ils faisaient un assolement avec du trèfle violet [...].

Plus loin le jeune éleveur de brebis ajoute : ... dans le sud-ouest t'irrigue... ici c'est des terres qui restent **fraiches** tout l'été, donc on n'a pas besoin d'irriguer.

Plus tard, dans un entretien individuel avec le jeune éleveur :

Le jeune éleveur de brebis : ça c'est l'exemple type d'une prairie qui me fait chier, c'est la pire des pire.

Enquêtrice : pourquoi ?

Le jeune éleveur : **parce que les brebis ne l'aiment pas**, tu vois elle est encore neuve là (*).

Plus loin : ici la luzerne ne pousse pas très bien. **Parce que les terres argileuses sont acides**, peu calcaires, ça ressuie mal et ça se tasse quoi.

(...)

Enquêtrice : tu enlèves les clôtures parce que tu estimes qu'elles ont déjà bien bouffé ?

Le jeune éleveur : oui, tu vois bien la différence entre la droite et la gauche (*couleur*) ; elles retourneront là en mars, donc **là elles ne veulent pas y rester parce que c'est moins appétant, mais en mars quand il n'y aura plus que ça elles vont le manger (**).**

La luzerne est une légumineuse, qui, pour fixer l'azote atmosphérique a besoin de nodules sur ses racines. Ces derniers ne peuvent pas se développer dans des sols acides et hydromorphes (la plupart du temps, ce sont des sols argileux qui retiennent l'eau, et empêchent l'oxygénation, un sol argileux que l'on oppose au caractère calcaire et basique du sol). Le dialogue semble donner des appréciations contradictoires : « il ne faut pas faire ça dans du sable » et « la luzerne ne pousse pas parce que les terres argileuses sont trop acides ». Alors qu'au contraire, des sols argileux hydromorphes, comme certains sables, sont acides, et empêchent l'implantation de la luzerne.

Il serait possible de pousser le raisonnement en considérant la diversité des propriétés relatives aux espèces (végétales et animales) ainsi que des variétés et des races. **Le lien entre les caractéristiques du milieu et celles des êtres vivants dont on cherche à faciliter le développement, constitue une composante importante des connaissances opérationnelles de l'éleveur et de l'agriculteur, en tout cas dans la mesure où il ne pratique pas d'agriculture hors sol.** En observant ses prairies, le jeune éleveur constate que les espèces qui la composent ne sont pas appétantes pour ses bêtes (*). Au regard de son intention de professionnel (nourrir ses brebis avec des pâtures de qualité), cette prairie est catégorisée comme « une des pires prairies » qui puissent être. Mais là, il ne s'agit plus uniquement d'appréhender les conditions de développement des plantes en fonction des qualités pédologiques, ce sont les **observations des comportements**

alimentaires des brebis qui entrent en jeu : elles informent sur ce qui est appétant, consommable, et oriente ensuite la gestion des pâtures par le biais des actions de pacage (**).

3.3. Travailler avec le « vivant », c'est raisonner des « moments propices »

Pour les éleveurs de ce collectif qui cultive des prairies et du maïs non irrigué, évaluer le « moment propice » est un savoir-faire incontournable.

L'extrait de l'entretien collectif qui suit donne à penser ce qui est entendu derrière cette notion apparemment centrale dans leur travail, bien que loin d'être simple à saisir, à s'approprier et par là même à transmettre.

Le maraîcher : Tu prépares ton champ, ton lit de semis, après tu sèmes, mais s'il pleut avant que tu sèmes, après c'est dur de nouveau, **ça fait une croûte**. Et tu ne peux pas semer dedans, et de toute façon, donc s'il pleut, il faut que tu attendes que ce soit de nouveau sec pour travailler.

L'éleveur : une **lamelle de battance**.

L'« ancien » : même en circulant là, on voit les champs qui ont été semés trop tard quand la terre était mouillée : les plantes ne poussent pas bien du tout.

Le maraîcher : c'est pour ça qu'à ce moment de l'année, tu vois tous les agriculteurs qui font la même chose, ce n'est pas par hasard, c'est parce qu'il va pleuvoir, tout le monde a donc envie de faire certains trucs avant qu'il pleuve. Si tu fais attention...

Plus loin...

L'« ancien » : l'essentiel dans un semis, c'est de réussir le semis déjà, c'est à dire, **de tomber au top pour que la terre soit ni trop mouillée, ni trop sèche ; que la céréale lève vite**, et puis après elle pousse. Parce que si on fait un semis...bon l'année dernière on a fait un semis en terre sèche ça n'a pas trop mal marché non plus parce que c'était archi sec. Et c'est moins grave en terre sèche que si on sème en terre trop humide, **si on fait un semis dans une terre qui colle, qui est humide, ça ne va pas marché, il y a surtout les mauvaises herbes qui vont pousser, mais pas la céréale**.

Dans un autre entretien, encore une fois...

L'« ancien » : Y. n'avait jamais labouré avant je crois. Et ça c'est un truc, je ne sais pas comment vous expliquer, il faut réussir à observer...par exemple pour passer la **bineuse** c'est arrivé que trois jours de suite il me disait il faut biner, moi je lui disais que non, parce que c'est trop humide, **il faut savoir reconnaître quand le moment est propice**.

Enquêtrice : quand c'est trop humide c'est un problème ?

L'« ancien » : oui, très gros même. Vous tassez et vous faites du très mauvais travail. Et euh...si vous travaillez la terre trop humide, si vous passez la bineuse dans un sol trop humide, vous pouvez ensuite avoir **un maïs qui va jaunir**, ça va être foutu. Le gars qui faisait du maraichage là, il travaillait avec des chevaux beaucoup. Il était venu passer le butoir dans les pommes de terre une fois avec mon père. Mon père m'avait dit : « vin dieux on va attendre un jour ou deux » parce que le sol était ben assez frais, les patates elles ont jauni deux jours après, y'a rien eu du tout. **Derrière les socs, il faut que la terre s'effrite** si vous voulez. **Si ça glace la terre** comme quand vous faite **un enduit avec une truëlle**, là vous pouvez dire que **c'est foutu, vous faites du mauvais boulot**. Vous **asphyxiez la terre**. Ça nous arrive aussi quand on fait des **semis au printemps**, des semis d'orge ou d'avoine de printemps. Apparemment, en surface, on a de **la bise au printemps**, de bonne heure, fin mars, qui souffle du nord. La terre s'effrite en surface et on se dit que ça devrait peut être aller. Mais à l'intérieur c'est encore gorgé d'eau, ben vous passez avec des tracteurs, vous tassez tout bien ça et vous asphyxiez le sol, et pas sûr qu'on ait ensuite une récolte.

Enquêtrice : des sols fragiles...

L'« ancien » : oui, pas des sols faciles. **Ils ressient très lentement, quand c'est humide, c'est humide**. Il faut faire attention aux erreurs, quand on fait des travaux, il faut faire gaffe, surtout avec les machines. Autrefois avec les chevaux c'était moins...c'est moins lourd quoi.

Ce moment propice semble pourtant dépendre d'un grand nombre de facteurs. Il correspondrait, à première vue, à un instant précis, voire figé : là où il ne fait ni trop humide ni trop sec. Oui, mais cela sous-entend d'avoir placé au préalable et en cours de décision cet instant dans une double continuité. Celle de l'information recueillie dans la chronologie des états biologiques des cultures et des épisodes climatiques qui se sont succédés jusqu'au présent moment. Et celle qui cadre la séquentialité des tâches inscrites dans les itinéraires techniques. Cette séquentialité n'est évidemment pas une science exacte. Si tel était le cas, on ne parlerait pas de « moment propice », puisque si le moment est propice, c'est qu'il y a une part d'incertitude importante dans le choix de

l'instant idéal et qu'un certain nombre de conditions doivent être réunies pour que l'action de travailler le sol soit adaptée tout à la fois au contexte du milieu et au script organisationnel élaboré par l'agriculteur. Ce script se construit à partir d'informations et de connaissances nécessaires à la conduite et la mise en ordre efficace des opérations. Parmi elles, différents niveaux de données sont prises en compte : les stades biologiques des plantes cultivées, les marges de manœuvre et les contraintes extérieures (priorités dans le travail, possibilités physiques et matérielles). Cet extrait indique, au fil du dialogue, que cette estimation est une affaire de justesse dans l'estimation des risques et dans la construction de la décision :

- Ce que veut dire « trop » : le *trop humide* est davantage limitant, du fait de l'effet direct de tassement et d'asphyxie avec le passage des outils tractés. Mais *le trop sec* est plus grave pour le semis (besoin d'eau pour la levée) que pour le binage ;
- Ce que veut dire « propice » : ce n'est pas seulement ces deux conditions, c'est aussi le moment indiqué par rapport au cycle de développement de la plante (l'intervalle acceptable pour semer, la taille inacceptable des adventices dont il faut rompre le développement qui concurrence la culture). Ou encore, c'est le placement de cet instant dans une chronologie météorologique (il a plu plusieurs jours, le sol est gorgée d'eau ; il risque de pleuvoir tôt derrière, le foin fauché sera détérioré au champ) ;
- Des indicateurs directement visibles (il fait beau et chaud, la terre s'effrite derrière mon passage de soc), et indirectement observables (le sol à l'air sec, mais la bise de la veille cache un sol humide en dessous de l'extrême surface) ;
- Une connaissance empirique et conceptuelle des propriétés pédologiques (les terres battantes ont un risque plus grand d'empêcher la levée des céréales lorsque l'on sème sous une hygrométrie humide) ;
- Ce que les instruments de travail peuvent effectuer, eu égard à la capacité de l'opérateur de l'utiliser à bon escient et en fonction de la mesure des marges de manœuvre qu'ils donnent à l'erreur (mon tracteur n'est pas trop lourd, je peux tenter d'entrer dans le champ malgré l'humidité apparente) ;
- L'estimation des chances de réussite au regard des résultats attendus et des objectifs à atteindre. Ce dernier aspect mérite un détour analytique approfondi.

Les formats de décision technique se profilent en fonction de plusieurs niveaux d'inférence et de conceptualisation. Au niveau des activités de binage ou de semis, plusieurs niveaux d'actions se superposent. Le diagnostic de la situation observée est réalisé à partir du repérage de signes significatifs dans l'environnement (la profondeur de l'humidité dans le sol) à partir de ce qu'on mesure du point de vue des risques encourus (la formule qui relie les données météorologiques et les propriétés structurantes des sols) et des marges de manœuvre par rapport au temps disponible (prévisions du climat, urgence sur d'autres chantiers agricoles), tout ceci faisant références à des connaissances stratifiées par l'expérience. En outre, l'orientation de ces actions est fonction des buts qui leur sont assignées (obtenir un sol non compacté), des objectifs visés (permettre la levée et le développement de la culture), des motifs (nourrir les troupeaux de la ferme avec mes propres ressources) et des mobiles intégrant cette fois des aspects pouvant être de nature affective ou identitaire (j'ai honte d'acheter le maïs à un voisin), éthique ou esthétique (nous cherchons l'autonomie au sein de notre outil de production, sur la fertilisation et sur l'alimentation).

3.4. Comment maîtriser l'incertain.

La maîtrise de l'incertain est une compétence qui n'est pas l'apanage des agriculteurs mais elle est particulièrement accentuée par la confrontation, dans les situations de travail, aux incertitudes liées au vivant et au climat, car ce sont des objets dynamiques à forte variabilité dans le temps et l'espace (Cerf et Sebillotte, 1997). L'agriculteur a beau développer des savoir-faire pour limiter les prises de

risques, il n'est jamais à l'abri d'une perte de récolte, d'un rendement inférieur à ses espérances ou à la mort de ses bêtes. En ce qui concerne « *les évènements dont la réalisation est prévisible mais dont le moment d'occurrence ne l'est pas, une réponse préparée est concevable* » (Perrenoud, 1999 : 123). Pour les évènements inédits, il faut improviser (*Ibid.*), essayer, anticiper en faisant des hypothèses sur des scénarios. Il est possible de faire appel aux pairs, à ce qui se fait dans le territoire (extrait qui suit) ou encore à un conseil spécialisé.

L'éleveuse de chèvres : quelque chose qui se fait beaucoup en agriculture, c'est de faire pareil que les autres agriculteurs autour de nous, par exemple la première année ici, on ne savait pas quand il fallait faire les foins. Et on avait vu qu'il allait faire beau une semaine, « c'est parfait, est ce qu'on y va ? ». Personne n'avait commencé. Gabi disait que c'était trop tôt. Et donc **on a appelé quelqu'un qui n'est pas très loin, un chevrier, à 40 km, et on lui a demandé. Et lui il a dit que lui il commençait les foins aujourd'hui, on était content**. On l'a fait, il stressait, il disait ça va brûler, etc. Puis c'était bon.

Autre cas : un maraîcher, parce qu'il a choisi de produire pour une Amap (paniers hebdomadaires) et pour des marchés, diversifie les espèces et les variétés de légumes. Les risques de perdre les récoltes de certains légumes, peuvent être gérés en remplaçant un légume par un autre lorsque le premier n'a pas été fructueux, et dans la mesure où la substitution est acceptée par les consommateurs. La combinaison des deux canaux de commercialisation peut également représenter une façon de transvaser un certain volume pour compenser des déséquilibres dans les quantités récoltées. Une manière de maîtriser ce risque est de diversifier les cultures et des débouchés, en évitant de « mettre tous les œufs dans le même panier ».

A l'origine des incertitudes, de nombreuses causes et réponses se retrouvent dans les discours des agriculteurs, le tableau suivant en donne quelques exemples.

Causes d'incertitudes exprimées lors des entretiens
Complexité des conditions trophiques et des liens entre : - le sol (micro organismes, matière organique « vivante ») - les plantes (cultivée, adventice, auxiliaire) – l'atmosphère (climat, lumière, chaleur,...)
Complexité des combinaisons de facteurs de risque impliqués dans : - le développement de maladies et pathogènes – l'insuffisance nutritive des modes de fertilisation – les conditions d'humidité et de température
Dépendance aux conditions climatiques passées, présentes et futures, ainsi qu'aux risques sanitaires :

Différentes réponses préventives exposées lors des entretiens
Approche prophylaxique Observation dans la durée et de manière régulière Diversification des cultures, des races et des productions Séparation des cheptels en plusieurs lots Étalement des opérations sur une période plus longue (exemple de la récolte de foin : assurer un minimum de foin de qualité tout en évitant le risque des pluies après fenaison).
Mise en place de garantie (Amap, contrats de vente, etc.) Rechercher des informations auprès de pairs ou instituts sur les niveaux de sensibilité géographique et les risques d'exposition aux maladies, etc.

3.5. Travailler avec le « vivant », c'est aussi devoir articuler des rythmes et des temporalités différentes

Certains des choix d'intervention, qui peuvent paraître anodins (le fait de commencer le chantier de la fenaison ou préparer les machines pour désherber une parcelle), s'inscrivent dans **un système de temporalités « en millefeuille »** :

- l'intervalle des possibles compte-tenu des stades de développement des plantes :

Enquêtrice : la deuxième fois que vous binez ?

L'éleveuse de chèvres : 2 ou 3 semaines après...

L'éleveur de brebis : ça dépend, s'il a plu, si...

L'« ancien » : la deuxième fois, il [le maïs] fait 25 cm de haut.

L'éleveur de brebis : Tu binas aussi **en fonction de la taille de tes mauvaises herbes** parce que si elle est trop grande ta mauvaise herbe et que tu binas, ça ne sert à rien. Tu t'es vu déjà biner trois fois toi le maïs non ?

L'« ancien » : ben cette année on a passé le butoir après.

Enquêtrice : c'est pareil, ça bine ?

L'« ancien » : ça bine [...].

L'indicateur identifié est la **taille** du maïs et celle des mauvaises herbes.

- le temps du déroulement des opérations et l'étalement des interventions sur le chantier compte tenu des erreurs et des imprécisions :

L'« ancien » : parfois aussi on peut avoir des frais supplémentaires en bio au niveau du travail du sol, c'est vrai que les gens qui font du maïs en passant une fois du désherbant, c'est vite fait. Alors que...c'est moi qui leur fait là, le maïs... **on passe en général deux fois la bineuse et une fois le butoir** : donc trois passages.

Le fait d'être en bio suppose d'aller plus de temps et plus de fois dans les champs pour passer la bineuse et le butoir. Ces passages s'étaient sur une période déterminée dans l'année mais définie précisément par les stades des plantes, et par les disponibilités des agriculteurs. Cet étalement doit être pris en compte, car la réussite du dernier passage dépend de l'efficacité du premier. La fréquence d'intervention peut d'ailleurs varier en fonction des interventions précédentes.

- l'articulation entre des pas de temps différents tel que :

i/ ceux de l'urgence vs le flot des tâches quotidienne (routine) : soigner en cas de problème, maîtriser l'appui du chien de berger en cas de dispersion des animaux ou encore broyer une culture envahie de mauvaises herbes pour la recommencer le plus vite possible (ponctuel) ; nourrir, déplacer le troupeau ou prévenir les maladies et parasites (des actions de traitement et d'observation continues) ;

ii/ la juste limite entre le temps pour bien faire et celui pour trop faire :

Le maraîcher : tu sais à un moment que y'a la notion qu'il faut une certaine...même si tu n'es pas payé par kg, il faut avancer d'une certaine...en fait tu sais qu'il y a d'autres choses à faire derrière, c'est surtout ça, essentiellement [...] il y a un moment où si les gens veulent travailler dedans, il faut comprendre que y'a des choses à faire : tu fais ton truc, tu as fini et ben y'a d'autres trucs à faire, le plus rapide tu as fini...tu dois savoir...tu peux vraiment être dans un truc pénible à faire, **tu peux être à fond dans les détails, c'est pas bon non plus, il faut savoir ne pas faire trop**...savoir où tu peux arrêter, tu dois savoir combien de temps et d'attention tu peux et dois donner aux détails : il faut donner le nécessaire mais pas plus. Parce qu'en maraichage, tu as toujours trop de choses à faire.

iii/ décalage entre le moment des actions et celui de leurs résultats (penser les semis et les récoltes dans le temps et dans l'espace de sorte que les paniers des amapiens reçoivent une diversité et une quantité suffisante de légumes tout au long de l'année),

iv/ logiques de temps long et de temps courts : l'intermittence entre l'agir et l'investir pour le long terme (structuration de l'outil de production) et l'agir pour le vivre au jour le jour ;

- l'articulation entre le temps du travail et le temps de la vie domestique, privée.

Elle dépend du rapport au travail, à la famille, au projet de vie privé, et aux circonstances d'ordre personnel.

Nous venons de développer **trois dimensions du travail agricole concernant son rapport opératoire au « vivant »** :

- 1) la connaissance des conditions pédoclimatiques dans leur variabilité et leur diversité,
- 2) la détermination des moments opportuns pour intervenir dans les champs,
- 3) et l'articulation des différents niveaux temporels.

Nous avons pu montrer que travailler avec le vivant impose un certain type de travail qui doit faire face à des **situations d'incertitude et dont les risques sont à mesurer en amont**. Autrement dit, un agriculteur qui travaille ici et maintenant, ancre également son raisonnement dans l'avant, l'après, le proche et le lointain tout à la fois. Ces caractéristiques découlent de la nature même des objets vivants avec lesquels l'agriculteur travaille, mais c'est aussi ce sur quoi il faut agir pour construire, avec toutes ces dynamiques vivantes, un chemin dirigé vers la production.

Mais de quelle production parle-t-on ? C'est peut-être sur ce dernier point que l'on peut ouvrir la réflexion, car **l'orientation productive n'est pas seulement une affaire de résultat final**, qui serait mesuré uniquement par le rendement. C'est également la succession d'un grand nombre de résultats intermédiaires d'ordres différents. Parmi eux, il y a celui d'assurer la continuité du vivant et des conditions qui permettent son développement (comme la fertilité des sols), celui de la qualité du produit obtenu (au regard de l'agriculteur, des consommateurs, des pairs), ou encore celui plus vaste de favoriser un équilibre entre le travail de l'homme, le fonctionnement des principes agroécologiques, et une autonomie économique relative.

La partie suivante vise à illustrer le propos de ce chapitre. A travers l'exemple d'une activité qui m'a semblé emblématique, **la fenaison**, je propose de faire une synthèse dans laquelle les trois dimensions du travail agricole exposées précédemment apparaissent.

4. Agir sur, avec, et pour le vivant : l'exemple emblématique du travail des foins

La réussite de l'action de fenaison dépend, pour la plus grande part, de ce que nous avons déjà développé plus haut sous le terme de « moment propice ». Le « moment propice » est critique parce que faire les foins est, dans le cycle annuel du travail, une action qui se fait en une fois et sur laquelle il n'est pas possible de revenir. Dans le travail avec le vivant, il existe ainsi un certain nombre de tâches qui s'effectuent à un moment donné, en peu de temps, et pour lesquelles, il existe, en quelque sorte, un état idéal, fait d'une combinaison de circonstances. Etat idéal, rêvé, si on peut dire, et état idéal plus pragmatique, autrement dit, le meilleur moment, compte tenu de certaines circonstances sur lesquelles on ne peut pas grand-chose (par exemple, une année pluvieuse).

Le « moment propice » est présenté ici comme un concept pragmatique au sens où il fait l'objet d'une activité de raisonnement : il faut identifier l'évolution d'une situation (complexe) pour repérer une combinaison de conditions qu'un agriculteur pourra reconnaître et désigner comme « un moment propice ». C'est un concept pragmatique aussi parce qu'il agrège un ensemble de paramètres et leurs indicateurs à partir desquels, un « calcul » du moment propice est possible. En fait, le moment propice est un champ conceptuel : celui des concepts impliqués dans toutes les actions qui constituent la situation de fenaison, à condition qu'on définisse celle-ci comme l'ensemble de toutes les actions qui conduisent à définir le moment de la fenaison : les actions de surveillance, observation, définition des facteurs agissants, définition du moment propice...

Lorsqu'il s'agit de faire les foins, le « vivant » est conçu selon différents angles : c'est un produit du travail, c'est aussi un produit dont la qualité dépendra du moment de fauche et des conditions pédoclimatiques entre lesquelles il faut trancher. Ces éléments renvoient :

- à des connaissances sur l'environnement de travail et sur les indicateurs à observer ;
- à des références sur la chronologie des événements à respecter ;
- à la mesure des risques liés aux incertitudes, ainsi qu'aux marges de manœuvre qui en découlent ;
- à des règles d'action intégrant des assertions sur ce que seront les conséquences de telle ou telle opération sur l'état des sols et des végétaux ;
- à des objectifs poursuivis en termes de production, de qualité et de biodiversité, mais aussi à

des objectifs organisationnels (gestion du temps et vie privée).

Le tableau suivant est à double entrée. Il met en relation les catégories qui entrent en scène dans l'activité de fenaison et dans les choix à faire lorsqu'on est engagé dans le « chantier foin » :

- Les différentes qualités et la nature des prairies (PP = prairies permanentes ; PT = prairies temporaires) ;
- Les espèces d'animaux et les objectifs de production ;
- Les types de sol ;
- Le matériel disponible ;
- L'organisation des interventions et la gestion du temps de travail ;
- La qualité du foin ;
- Les données météorologiques ;
- Les modes de fertilisation.

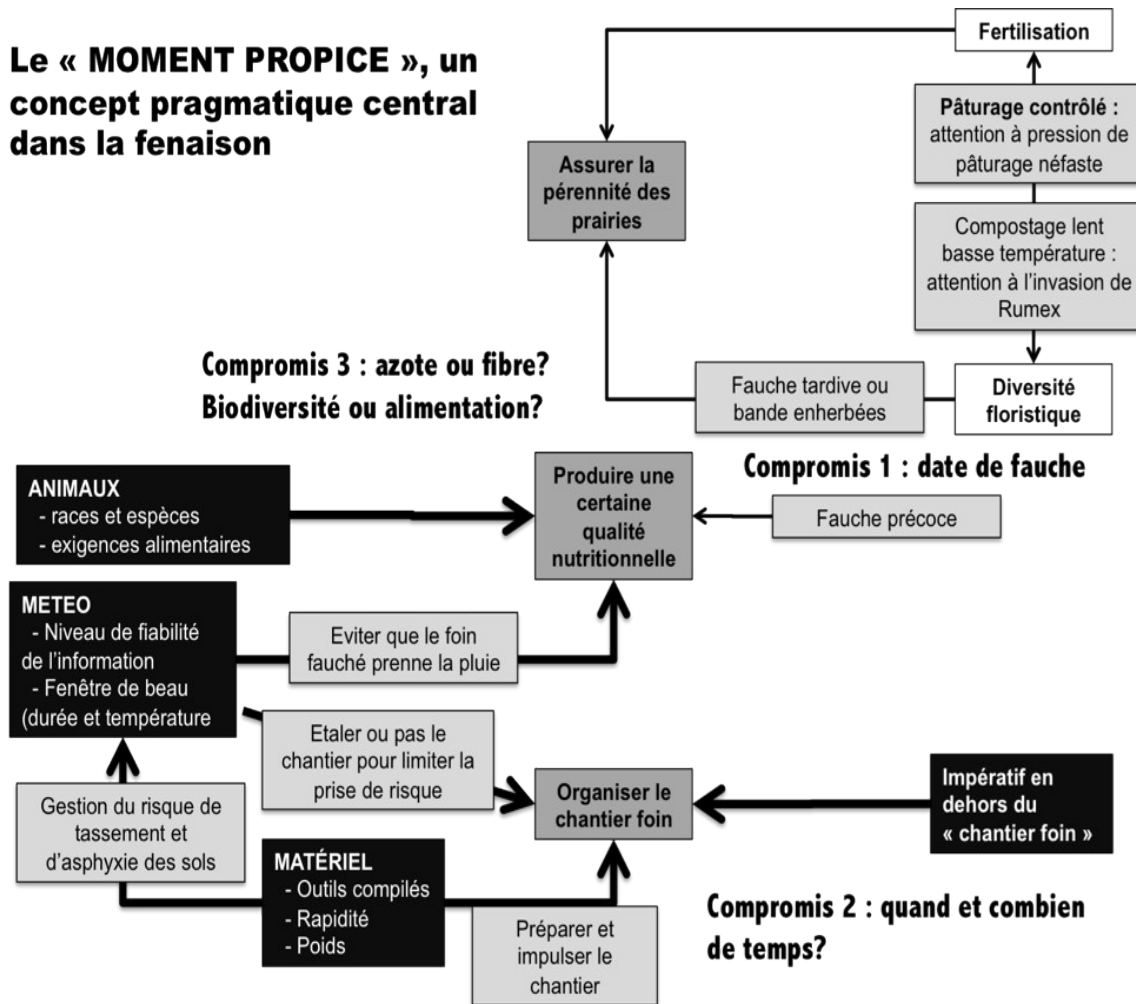
Sont annotés d'un (+) les avantages ou les ressources, et d'un (-) les risques.

	Matériel disponible	Organisation des interventions et gestion du temps de travail	Qualité du foin	Données météorologiques	Fertilisation	COMMENTAIRES : stratégies et compromis
Qualités et natures des prairies			la fauche tardive , pour les PP, permet de laisser le temps aux diverses espèces végétales de monter en graines : régénération de diversité spécifique de la prairie (+)		La qualité des prairies dépend du renouvellement de la fertilité des sols. Le compost anaérobie (bactéries spécifiques) se fait à basse température et lentement : il permet de conserver des graines et renouveler le stock d'espèces dans les prairies . On obtient également ceci en faisant paître les animaux , par le biais des excréments. Le problème des adventices invasives reste entier (Rumex)	Pour la régénération des PP, différentes stratégies : laisser des bandes enherbées non fauchées sur les côtés, mettre en pâture raisonnée les repousses de coupes . Importance de la maîtrise des espaces et des rotations des PP et PT : fauches différées en fonction de l'historique des parcelles et de leurs traitements opératoires. Les PT donne du foin plus azoté mais moins diversifié, elle suppose une période de sol nu.
Espèces d'animaux et objectifs de production		La gestion des prairies intègre celle des repousses et des différentes coupes : 1/ La repousse dépend de la date de fauche : par des effets de dormance, ces intervalles engendrent des cumules de températures, lumière et humidité variables --> conditions de germination; 2/ Il est conseillé de broyer la PT de temps en temps à l'automne et au printemps pour favoriser les espèces intéressantes --> limitation du pacage et risques d'ornières selon les conditions d'humidité	Avantage de la fauche précoce (+) : meilleure qualité nutritive du foin (azoté) et plus appétent mais moins fibreux (-), les graminées sont mûres sans être sèches. Importance pour les animaux exigeants au niveau du développement : petits ruminants, vaches laitières, veaux. Un foin trop riche, un risque en allaitant, peut toujours être rallongé avec de la paille (indicateur = l'aspect des bouses de vaches).			
Type de sol	Le passage d'outils tractés lourds sur des "sols fragiles" augmente le risque de tassement, et d'asphyxie des sols (-)	Sur un sol battant : risque de tassement et d'asphyxie lors de trop forts niveaux d'humidité → attention particulière aux passages des roues, on privilégiera les PP dont les sols ne sont jamais nus. Peut poser un pb aussi pour semer les PT, mais plus subtile car il faut un minimum d'humidité pour				Si la PT n'a pas pu être semée à cause des risques de battance, on en fait de la paille.

		permettre la levée et le développement des herbes avant l'hiver.				
Matériel disponible		petit matériel → étalement de la fenaison ; matériel composite et rapide → fenaison d'une traite (si les conditions climatiques le permettent, et dans une certaine logique de renouvellement des prairies : pacages, bandes non fauchées, dernière coupes non fauchée ni pâturée, etc.)	Sans séchage du foin en grange, le foin précoce, étant plus jeune et hydraté, peu monter en température (sorte de fermentation) (-) : risque d'incendies et affecte la qualité du foin (sauf exception rare (+) : fermentation dans des conditions particulières, transformant le foin en une sorte de "tabac" très appétant)	Fiabilité des prévisions météo et instruments de fenaison moderne (rapidité d'exécution et combinaison d'outils) → On fait les foin d'une traite		
Organisation des interventions et gestion du temps de travail				Non fiabilité des prévisions (informations et observations des pairs), et petit matériel : étalement de la fenaison sur plusieurs jours (semaines), permet en même temps de fractionner le risque des pluies aux abords des fenêtres de beau temps.		Importance du choix du moment et des durées de coupe : gestion du risque, du renouvellement des prairies, gestion des disponibilités en temps, en intervalle des possibles et en matériel. Inscription de la fenaison dans un travail agricole global : autres tâches urgentes, suppose une impulsion et une préparation du chantier en amont (machines opérationnelles notamment)
Qualité du foin				Pour la fauche : besoin de soleil sur 2 à 4 jours pour le séchage en champ. La pluie détruirait les qualités du foin (-). La fauche précoce est donc risquée car la probabilité des pluies est grande au début du printemps, surtout dans les régions du nord.		

A partir de cette analyse croisée, ont pu être repérés un certains nombres de compromis intrinsèques au concept organisateur du « moment propice ». Ces compromis sont élaborés à partir de ce qui est perçu comme avantageux ou contraignant, selon divers niveaux d'objectifs visés (à hiérarchiser), en fonction des moyens qui peuvent être déployés, et des connaissances mobilisées dans la prise de décision et l'orientation de l'action (des connaissances sur les processus biologiques, les propriétés physiques des sols et les impacts météorologiques).

Le schéma suivant représente le résultat de cette analyse. Les catégories colorées en noir correspondent aux moyens et les conditions avec lesquels on travaille lors de la fenaison. A noter que ces moyens correspondent, dans d'autres situations, à des choix et des priorités (le choix de telle race, le temps nécessaire à la réalisation d'autres activités). Les catégories grisées (foncées) correspondent aux motifs de l'activité : produire, assurer la pérennité des prairies, organiser le travail. Les catégories grisées claires correspondent aux règles d'action que mettent en jeu à la fois les motifs du chantier foin et les résultats intermédiaires que l'on souhaite atteindre (catégories en blanc).



De ce travail en ressort trois types de compromis :

- La date de fauche : entre la qualité nutritionnelle du foin et la biodiversité des prairies ;
- L'organisation du chantier : entre la saisie des opportunités de faire les foins dans les « bonnes » conditions climatiques, et les impératifs en dehors de cette activités ;
- La date de fauche et la répartition des fauches : entre un foin azoté et un foin fibreux.

5. Conclusion

La démarche entreprise voulait éclaircir la complexité que doivent appréhender les agriculteurs, celle qu'ils doivent, en quelque sorte, apprivoiser s'ils veulent pouvoir faire des choix au service de leurs objectifs. Maîtriser cette complexité est une préoccupation pour le praticien, elle l'est d'autant plus pour le jeune agriculteur qui s'installe dans le métier. A travers les échanges entre les jeunes installés et le cédant, on observe que toutes les étapes de raisonnement qui mènent à ces compromis ne sont pas explicitées ou justifiées. Les compromis ne sont pas énoncés comme tels.

Se posent alors des questions fondamentales pour la transmission. Comment transmettre la complexité mais surtout transmettre la manière dont cette complexité est reconstruite en pensée par un agriculteur, comment il en a fait l'expérience et l'a découverte, comment il l'a interprétée et conceptualisée, autrement dit, réélaborée pour en faire quelque chose et, dans une certaine mesure, la maîtriser ? Où s'arrêter dans l'explication des choix que l'on fait ? Comment transmettre des compromis, alors qu'ils mobilisent des repères parfois très diffus, des raisonnements qui ne sont pas toujours de l'ordre de l'efficacité sur les choses ?

Références bibliographiques

- Cerf, M., & Sebillotte, M. (1997). Approche cognitive des décisions de production dans l'exploitation agricole. *Économie rurale*, 239(1), 11-19.
- Deléage, E. (2012). Les paysans dans la modernité. *Revue Française de socio-économie*, 9, 117-131.
- Descola, P. (2005). *Par delà nature et culture*. Paris : Gallimard.
- Pastré, P., Mayen, P., & Vergnaud, G. (2006). La didactique professionnelle. *Revue française de pédagogie*, 154, 145-198.
- Perrenoud, P. (1999). Gestion de l'imprévu, analyse de l'action et construction de compétences. *Education Permanente*, 140(3), 123-144.
- Rogalski, J. (2007). *Approche de psychologie ergonomique de l'activité de l'enseignant*. Acte du séminaire « La professionnalisation des enseignants de l'éducation de base : les recrutements dans formation initiale ».
- Salmona, M. (1994). *Les paysans français. Le travail, les métiers, la transmission des savoirs*. Paris Nanterre : L'Harmattan. 376p.

De l'expérience à la transmission et à la formation : comment faire ?

Le chapitre rédigé par Fanny Chrétien, comme c'est le cas pour d'autres textes de ce livre, nous amène à mesurer ce qu'est le travail *avec* le vivant. On peut dire que le définir à partir de la notion de complexité, si fréquemment utilisée, n'est, dans ce cas, pas galvaudé.

La complexité n'est d'ailleurs pas ici seulement celle du travail en soi, mais du travail tel qu'il se présente pour un débutant, ou tel qu'il peut se présenter dans des phases de transition. Il ne s'agit pas de faire, y compris avec tout ce que faire peut comporter de réponse aux différents types de problèmes qui se présentent au quotidien quand le travail est suffisamment défini et stable pour être réalisé à partir de certaines habitudes efficaces. Il s'agit aussi de ces phases, parfois longues, pendant lesquelles le travail consiste aussi à découvrir et apprendre le travail mais aussi à identifier les conditions du travail, à agir sur elles pour rendre le travail possible, à inventer, au moins pour une part, des pratiques satisfaisantes.

La complexité enfin, est aussi celle de l'apprentissage du travail et celle de la transmission.

L'analyse de Fanny Chrétien pourrait apparaître trompeuse dans deux sens opposés.

Trompeuse d'abord parce qu'elle met tellement bien en évidence la pluralité et la complexité des facteurs qui interviennent dans ce qu'on appelle les choix, les prises de décision ou l'orientation de l'action, qu'on pourrait être saisi de vertige devant le défi que représentent, pour les uns, la nécessité d'avoir à apprendre à travailler, donc à « penser » avec le vivant, pour les autres, formateurs, enseignants, tuteurs, l'obligation d'avoir à enseigner, former, conseiller ou accompagner pour aider des débutants à apprendre pour construire les moyens de penser et de raisonner cette complexité. C'est d'ailleurs exactement sur cette sorte de vertige que le chapitre se conclut. La conclusion, en termes de transmission, d'enseignement et de formation, en reste à des questions.

Trompeuse aussi parce que l'analyse tend à expliciter, organiser et formaliser et schématiser, ce qui, dans les échanges et les propos des agriculteurs et, au-delà, dans leurs formes de raisonnement en action, est certainement moins « clairement établi ». Comme le signale le texte, une partie de ce qui est exposé ici de manière très formalisée, n'apparaît pas dans les échanges de « transmission ».

L'analyse présente donc, en somme, une complexification en mettant en évidence la multiplicité et la complexité des phénomènes en jeu et celle des modes de connaissance et de raisonnement qui cherchent à les prendre en compte et à agir avec eux. Elle présente aussi une simplification, au sens où la science opère toujours une réduction en mettant en évidence les principaux facteurs agissants et en les nommant et les organisant.

C'est peut-être, justement, à ce point que peut se justifier la mise en œuvre d'une démarche de didactique professionnelle.